

## Le Corrupteur corrompu

Cioran change-t-il d'écriture en changeant de langue ? Il a souvent raconté comment lui sont venues, avec le français, l'attention à la forme et l'obsession du style, qu'il oppose lui-même à son écriture roumaine, formellement insouciant ; outil rationnel, le français aurait canalisé sa rage, balisé ses vitupérations, et refroidi son lyrisme. Le *Précis* serait-il un livre dicté par la raison, où le hasard et l'intuition n'auraient pas eu leur mot à dire - un *précis* au sens scientifique du terme ?

Cioran nous détourne lui-même de cette fausse route. Vingt-cinq ans plus tard, il s'interroge : "Ai-je eu une idée *précise*, préméditée, en commençant de l'écrire ?"<sup>20</sup> Livre "débridé", le *Précis* n'est que la première étape - capitale - vers la "lucidité destructrice, aboulessement de toutes les fièvres de l'esprit", qui sera à l'œuvre dans ses livres ultérieurs ; et le *Précis* reste un "duel à mort avec la vie", écrit dans une certaine "innocence"<sup>21</sup>, un "ultimatum"<sup>22</sup> contre tout, "fruit de la rage", une "attaque de front contre l'Existence", un "acte d'agression" furieux dont la vie "ne se relèverait jamais"<sup>23</sup>...

Notre hypothèse de départ face à la genèse du chapitre "le corrupteur" est donc celle d'une écriture écartelée entre *barbarie* et *méthode*, entre *hasard* et *nécessité*,

---

20. CRN.Ms.676bis, daté du 26 août 1974.

21. Manuscrit CRN.Ms.676, daté de juin 1965. C'est Cioran qui souligne.

22. *Exercices d'admiration* ; *Œuvres*, p. 1628.

23. CRN.Ms.676bis.

ou, pour reprendre la réflexion ébauchée plus haut, entre *épanchement* et *autocritique*, entre *intuition* et *raison*, entre *création* et *fabrication*. Par ailleurs, nous ne revenons pas sur le danger qu'il y a, dans l'étude d'un seul chapitre du livre, à prendre la partie pour le tout : cette perspective, nous en avons conscience, est toute partielle ; mais, résolu à nous consacrer à ce texte unique, nous tablons, quant au bien-fondé de notre choix, sur son importance au sein du *Précis*, sur sa densité littéraire et philosophique, sur le nombre prometteur de ses versions conservées (quatre), et sur sa complexité dialogique, qui en fait un texte symptomatique de l'œuvre entière.

Ce travail de poétique génétique, de poétique de l'avant-texte, commencera par une présentation du texte définitif et de ses manuscrits, puis nous avancerons avec l'auteur, au fil des états différents du chapitre en question, en suivant l'ordre chronologique de leur rédaction et en considérant ces brouillons comme des textes à part entière, avec leur logique propre.

20 CRN.Ms.670bis, daté du 26 août 1974.  
 21 Manuscrit CRN.Ms.670, daté de juin 1968. Cf. *Compte rendu*  
 22 *Le Corrupteur corrompu*, *Œuvres*, p. 1628.  
 23 CRN.Ms.670bis.

## Préliminaires

### “Le corrupteur” dans le *Précis de Décomposition*

Voici tout d’abord le texte définitif du “Corrupteur”, tel qu’on le trouve dans le *Précis de Décomposition* :

#### LE CORRUPTEUR.

« Tes heures, où se sont-elles écoulées ? Le souvenir d’un geste, la marque d’une passion, l’éclat d’une aventure, une belle et fugitive démente, - rien de tout cela dans tout passé ; aucun délire ne porte ton nom, aucun vice ne t’honore. Tu as glissé sans traces ; mais quel fut donc ton rêve ? »

— « J’aurais voulu semer le Doute jusqu’aux entrailles du globe, en imbiber la matière, le faire régner là où l’esprit ne pénétra jamais, et, avant d’atteindre la moelle des êtres, secouer la quiétude des pierres, y introduire l’insécurité et les défauts du cœur. Architecte, j’eusse construit un temple à la Ruine ; prédicateur, révélé la farce de la prière, roi, arboré l’emblème de la rébellion. Comme les hommes couvent une envie secrète de se répudier, j’eusse excité partout l’infidélité à soi, plongé l’innocence dans la stupeur, multiplié les traîtres à eux-mêmes, empêché la multitude de croupir dans le pourrissoir des certitudes. »

Il se situe dans la sixième et dernière partie du livre, "Abdications", ensemble au sein duquel il occupe la neuvième place (sur un total de 34 chapitres). Rappelons ici, dans les grandes lignes, comment se structure le *Précis de Décomposition* dans son intégralité.

Le *Précis* est divisé en 166 chapitres et en six parties, dont la première, "Précis de décomposition", est la plus longue (78 chapitres), et la plus variée quant aux sujets abordés : l'histoire, le temps, la mort, le malheur... ; la seconde présente "le Penseur d'occasion", et des réflexions autour de l'écriture, de la philosophie, et des arts en général, dans leur rapport avec des états corporels comme la tristesse, la mélancolie, ou l'ennui ; dans la troisième partie, "Visages de la décadence", Cioran s'intéresse aux déclins des grandes civilisations, et plus particulièrement de la France ; la quatrième partie est consacrée à "la Sainteté et (aux) grimaces de l'absolu", à une réflexion théologique sur les hommes, les mystiques, les saints, et les maudits incroyants ; suivent quelques pages intitulées "le Décor du savoir", proposant comme thèse l'absurdité de la croyance en un progrès de la connaissance humaine ; enfin, la sixième et dernière partie, "Abdications", assez longue, consiste en des variations sur les thèmes de l'échec, de la dégradation psychique et morale, de l'indifférence ou de la violence.

À toutes ces courtes méditations, souvent virulentes et désespérées, succède ainsi un long ensemble d'"abdications", de constats d'échec, d'impuissance, de fin du monde insupportablement longue... La décomposition règne, la volonté fuit, le doute lacère tout, et le néant s'affirme comme ultime réalité. Déception, lassitude ; tentations du mal, de la

folie ou du suicide, qui ne sauraient s'accomplir ; tout n'est qu'impasse - même la pensée, qui ne vaut que lorsqu'elle contredit nos penchants naturels : vitupérer en vain, sans y croire mais par nécessité viscérale...

Le premier chapitre de ce sixième ensemble, chapitre intitulé "La Corde", relate un lugubre appel au suicide ; le second, "Les dessous d'une obsession", permet à l'auteur de distinguer entre "l'humanité laborieuse", qui vit et meurt dans l'illusion et dans un espoir niés, et les angoissés lucides qu'obsède l'idée du néant ; "Épithaphe" est un court résumé de la vie d'un homme las, indifférent à tout ; dans "Sécularisation des larmes", Cioran regrette le temps où la musique ouvrait l'accès au divin ; "Fluctuations de la volonté" est un discours en deux parties, dont le locuteur passe de la "fournaise de la volonté" à la "volonté d'inaction" et à l'atonie ; la "Théorie de la bonté" explique l'incongruité du mal et conclut à la décomposition comme seul acte de bonté possible ; le chapitre sans concession "la Part des choses" répète que toute action est mensonge, illusion, et que l'indécision est le seul état lucide ; et lorsqu'il évoque les "Merveilles du vice", Cioran affirme que les êtres monstrueux, tarés ou vicieux, ont pour eux l'avantage d'accéder d'emblée, par nature, à la connaissance de l'abjection et du malheur. C'est ici qu'apparaît la figure du Corrupteur, cet instrument du Doute qui n'a rien fait de sa vie pour avoir voulu la pervertir absolument en la privant de toute certitude.

Tous ces textes définissent, avec plus ou moins de véhémence, un devoir de lucidité, qui impose tour à tour, par glissements successifs, de reconnaître la toute-puissance du suicide, du néant, de la lassitude et de l'indifférence, de la passivité, de la décomposition, et enfin de l'abjection.

Ce parcours en est-il vraiment un ? Cioran tient en horreur les systèmes de pensée et répugne de tout son être à en élaborer ; doit-on pour autant lire indépendamment les uns des autres ces chapitres, indifféremment de leur contexte proche, des chapitres qui les entourent, voire du livre dans lequel ils se trouvent ? Nous ne partageons pas l'opinion qui est celle, par exemple, de Simona Modreanu, selon laquelle : "il est inutile de traiter chacun de ses livres comme une entité à part, puisque les mêmes thèmes les structurent du début à la fin"<sup>24</sup> ; d'une part, la connaissance de l'œuvre cioranienne nous dissuade d'une telle pratique critique (Cioran évolue bien, certes insidieusement, des *Cimes du Désespoir* aux *Aveux et anathèmes*), d'autre part, les manuscrits sont là pour nous confirmer que, à l'intérieur du livre, l'ordre des textes n'est pas dû au seul hasard, et que, s'il peut paraître confus, c'est en tous cas selon la volonté de l'auteur.

À considérer les huit textes précédant "le Corrupteur", on y trouve bien des éléments présents dans notre chapitre : l'obsession du Néant recoupe le fanatisme du Doute, l'absence à la vie et l'inaction du cadavre de l' "Épitaphe" sont aussi mystérieuses que celles du Corrupteur (avant qu'il ne s'explique), le regret de l'évanouissement musical divin se retrouve dans le besoin de faire trembler la matière, et la thématique du doute et de l'indécision comme état d'extrême lucidité, liée à celle de la juste passivité et de la décomposition ("la Théorie de la bonté", "la Part des choses") sont également mis en perspective dans l'opposition avec la "fournaise de la volonté", comme l'inaction du

---

24. Simona Modreanu, *Cioran*, Oxus, "Les Roumains de Paris", 2003, p.31.

Corrupteur s'éclaire par sa volonté frustrée de corrompre l'univers.

De plus, comme "le corrupteur", quatre des huit textes qui le précèdent reposent sur une structure dialogique et par le recours au discours direct. Un inconnu confie au narrateur comment des objets le pressaient de mettre fin à ses jours, une épitaphe informe le chaland sur l'étrange mystère de l'existence vide qu'a connue le défunt, un "amateur de paroxysmes" décrit sa volonté débordante et l'indifférence qui lui succède, et enfin on demande à un homme sans principe ce qui le détourne du mal, ce à quoi il répond par la tranquillité de la décomposition.

"Le corrupteur" répond à plusieurs questions posées dans les textes qui le précèdent : le refus tacite du - pourtant incontournable - suicide (car l'appel de la corde n'est pas explicitement suivi d'acte) ; le mystère du cadavre de l' "Épitaphe", qui, "né las de naître, se voulut ombre". Il semble même que les trois textes précédant immédiatement "le corrupteur" lui permettent de boucler la boucle de l'inaction : l'idée d'engourdir le monde pointe déjà à la fin des "Fluctuations de la volonté", puis les idées s'enchaînent, comme à rebours, ainsi :

1- pourquoi ne pas commettre le mal ? j'exècre l'action et préfère la tranquillité de la passivité ; 2- pourquoi préférer la passivité ? le savoir est mensonge, les passions illusions physiologiques, lucide je ne peux donc être qu'indécis, inactif ; 3- comment atteindre ce degré de lucidité ? le plus efficace est d'avoir soi-même une tare, d'être soi-même abject comme le monde (ce qui n'est hélas pas mon cas) ; 4- pourquoi ne pas être abject et détruire les illusions sur lesquelles se repose le

monde? *c'est ce que j'aurais voulu faire*, dit le Corrupteur.

Les choses ne s'arrêtent pourtant pas là, puisque dans "l'Architecte des cavernes", chapitre qui suit "le corrupteur", le débat continue de la sorte : 5- pourquoi avoir voulu quelque chose ? personne n'a l'audace d'assumer l'indifférence à tout... et le dialogue, perpétuelle palinodie, continue encore, puisqu'il n'est pas de réponse définitive à l'Insoluble : si l'on a tort de vivre dans cette existence vile et douloureuse, mais que le suicide demande trop d'énergie, l'on est à jamais prisonnier de la contradiction et condamné à tenter en vain de justifier l'injustifiable.

Il s'agit donc de garder à l'esprit en quel *lieu* du débat, à quel *moment*, dans quelle impasse (provisoire) apparaît le Corrupteur : il lui faut légitimer la passivité de la décomposition - ce qu'il fait par un aveu d'échec ("j'aurais voulu"), aveu d'échec trop paradoxal pour ne pas avoir de suites (qui dit échec suppose l'idée de réussite et une volonté, une forme d'espoir... le Corrupteur ne serait-il qu'un autre vulgaire "architecte des cavernes" ?).

### La corruption et son agent

Au sein de ces considérations existentielles, morales et métaphysiques, le terme de "corruption" peut surprendre. Le lecteur l'a déjà rencontré dès le premier chapitre du *Précis* ("Généalogie du fanatisme" : "un homme politique accompli devrait (...) prendre des leçons de chant ; - et de corruption..."), ou à la fin de l'ensemble "Précis de Décomposition", dans le chapitre

“Défense de la corruption”, où Cioran blâme la frénésie de ceux qui croient sauver le monde et lui préfère les corrompus, les opportunistes (il cite Fouché, Talleyrand), qui n’ont pas les aveugles prétentions au sublime des “héros”, et qui ne sont que farce et amertume - tout ce chapitre n’étant pas sans rappeler certaines pages d’*Histoire et Utopie* et de “l’École des tyrans”. On le voit, Cioran emploie là le terme de “corruption” dans son sens moral courant, moderne (“engager à agir contre son devoir, soudoyer” - *Petit Larousse*), dans un contexte normal (politique).

Or, ce n’est pas le cas dans notre chapitre. Fort de sa lecture approfondie des écrivains du XVIIIème siècle, Cioran emploie le terme “corrupteur” dans un esprit classique qui se retrouve chez Émile Littré, dans ses définitions : 1- “Celui, celle qui corrompt les mœurs, l’esprit ou le goût” (sens principal, pour lequel Littré cite Racine, ou Voltaire) ; 2- “Celui, celle qui par dons ou promesses détourne quelqu’un de son devoir” ; 3- “Celui qui altère un texte”. Par son emploi mélioratif du terme, Cioran opère un renversement des valeurs : loin d’être “celui qui altère ce qu’il y a de sain, d’honnête” (selon le *Petit Robert*), le Corrupteur est chez lui facteur de lucidité, d’honnêteté intellectuelle et pratique ; il ne devrait ainsi son nom qu’au point de vue traditionnel - victime de l’ironie, donc, ici -, ou à un goût pour la posture scandaleuse.

Dans la perspective poétique qui est la nôtre, nous voyons trois niveaux de lecture de ce terme, au regard du texte même : le niveau des idées, celui de la littérature, et celui de l’écriture.

- La corruption par le doute

C'est par le doute que le Corrupteur aurait aimé corrompre le monde. Répandre le doute, faire douter, c'est corrompre : telle est l'idée sous-jacente du texte. Bien que le Corrupteur n'en soit en bonne logique pas un, puisqu'il n'a fait que *rêver* de corruption, tout le contenu de son discours à l'irréel du passé est qualifié, par l'intermédiaire du titre (le mot "corruption" ne se trouve pas dans le corps du texte), comme par métaphore, de corruption - métaphore parallèle avec celle de la décomposition, qui vaut au livre-même son titre : le physique, le concret sert à exprimer l'abstrait, l'intellectuel (la passivité indifférente pour la décomposition, l'interrogation philosophique pour la corruption, dont l'étymologie dit bien le caractère physique : le latin *corruptio* provient du verbe *corrumpo*, c'est-à-dire \*cum-rumpo : mettre en pièce complètement).

Quoique le contexte soit tout autre, le terme "corruption", négativement connoté, est ici, comme dans le chapitre "Défense de la corruption", employé positivement : le Corrupteur aurait "révélé la farce de la prière", "empêché la multitude de croupir dans le pourrissoir des certitudes" - il aurait donc aidé l'humanité à acquérir une plus grande lucidité, à se tirer de ce monde d'illusions qui l'endort. Un mal pour un bien, en quelque sorte.

- Un texte corrompu ?

Puisqu'il n'est rien qui rattache explicitement la corruption et le doute, on est en droit d'envisager

d'autres interprétations. On l'a dit, l'idée principale du texte repose dans le projet - avorté - de répandre le doute partout dans le monde, dans les êtres et dans les choses ; l'interlocuteur se voulait serviteur du Doute. Mais est-il lui-même en proie à l'incertitude qu'il voulait propager ? Le style qui est le sien nous fait douter... Les images se suivent, selon une perpétuelle gradation (il veut "semmer le Doute jusqu'aux entrailles", en imbiber "la matière (...) là où l'esprit ne pénétra jamais (...) la moelle des êtres (...) la quiétude des pierres" ; il se voit "architecte (...) prédicateur (...) roi" ; s'en seraient suivis "l'infidélité à soi (...) la stupeur (...) les traîtres à eux-mêmes") ; le corrupteur ne manquait assurément pas d'ambition, d'orgueil et d'assurance. Était-il donc trop sûr de lui pour faire douter le monde ?

L'infinitude de sa volonté - qui rappelle la "fournaise de la volonté" de "l'amateur de paroxysmes"<sup>25</sup> - transparait dans la dernière phrase du texte : "j'eusse excité partout l'infidélité à soi, plongé l'innocence dans la stupeur, multiplié les traîtres à eux-mêmes, empêché la multitude de croupir dans le pourrissoir des certitudes" : cette phrase à quatre temps, asyndétique, qui fait l'économie de la conjonction de coordination de rigueur à la fin d'une liste (soit "multiplié et empêché"), laisse le lecteur sur une drôle d'impression d'infini, d'inachèvement. Parvenu au sommet de sa gradation fantastique, le corrupteur chute brutalement. Il semble que, comme il n'a pas pu mener à bien son projet scepticiste, il échoue à répondre sans retomber dans ses travers anciens - expansifs, enthousiastes, ambitieux. Le corrupteur serait ainsi le premier - et le seul - corrompu par sa volonté délirante de corrompre.

---

25. *Précis*, "Fluctuations de la volonté" ; pp. 216-217.

- La corruption comme barbarie

Il est aisé de passer du plan littéraire au plan de l'écriture : là où il y a incapacité à s'exprimer comme on l'entend, n'y a-t-il pas aussi incapacité à écrire, à composer ?

On se souvient que Flaubert décrit la création en ces termes : d'abord "l'époque barbare", celle de l'intuition hasardeuse et confuse ; "puis l'analyse, le doute, la méthode" ; "enfin il revient à la synthèse première, plus élargie dans l'exécution". L'écriture serait écartelée entre *barbarie* et méthode, entre inspiration et analyse, entre épanchement et *doute*. Peut-on alors lire l'échec du Corrupteur - dont la volonté de doute grandiloquente, *barbare*, est mise en échec - comme métaphore de l'échec de l'écrivain encore habité par sa verve débridée, échouant à écrire quelque fin aphorisme dans la langue de Chamfort ? L'écriture n'y est pas écartelée, mais tirée presque tout entière vers la barbarie ; elle est *corrompue*, le doute n'y demeure que sous une forme irréelle ; tout au plus se rendrait-elle compte de sa corruption, quand elle s'arrête, brusquement, et déclare le chapitre terminé.

- Il y a un corrupteur parmi nous

Enfin, si l'on s'intéresse à l'aspect dialogique du texte, et à sa situation d'énonciation, on constate que trois voix se donnent à entendre : celle du titre, qui est celle de la morale traditionnelle dans la bouche de l'auteur ironique, introduisant la figure du corrupteur dont le texte sera un portrait (sous une forme

déguisée) ; celle du locuteur, qui pose les questions initiales sans nullement transparaître explicitement (pas de pronom de la première personne) ; celle de l'interlocuteur, qui répond, à la première personne, et sans la moindre considération pour le locuteur (pas de pronom de la deuxième personne).

L'unité manifeste du texte tient à ce que l'on identifie "le corrupteur" avec le "tu" du locuteur et avec le "je" de l'interlocuteur ; il n'y a qu'un personnage, de ce point de vue, qu'un seul sujet du texte. Toutefois, rien ne précise cette situation d'énonciation : si le titre "le corrupteur" peut, en tant que titre, être rattaché à l'auteur et distingué de la mise en scène énonciative, nous ne savons pas qui parle à qui, ni quand, ni où, ni pourquoi. Pas de narrateur : la ponctuation suffit à la mise en scène dialogique. Peut-être faut-il rattacher le titre, ironie sur la morale traditionnelle, au locuteur, qui représenterait la pensée traditionnelle (celle qui dit que, "membres d'un univers officiel, nous devons y occuper un place (...) poursuivre une entreprise"<sup>26</sup>, et qui ne tolère pas les inactifs). Mais nous ne savons pas grand'chose du locuteur ; guère plus de l'interlocuteur. Rien ne certifie qu'il faille identifier l'interlocuteur à Cioran (même s'il parle toujours plus ou moins de lui-même), et le locuteur à un hypothétique lecteur, ou encore à Cioran lui-même (comme par schizophrénie, ou dans le cas où l'interlocuteur ne serait pas Cioran).

Alors : d'où sommes-nous assurés que l'échec revendiqué ("j'aurais voulu") n'est pas une posture stratégique destinée, précisément, à corrompre le locuteur, en proposant une utopie anarchique et

---

26. "L'Architecte des cavernes", *Précis*, p.222. Ce texte, qui suit "le corrupteur", se lit ainsi comme le procès du locuteur.

mégalomane, là où l'on attendait un paisible rêve? Ou bien : d'où sommes-nous assurés que le terme de "corrupteur" désigne l'interlocuteur, et non le questionneur? Sachant que l'interlocuteur n'a, en réalité, fait douter personne ("j'aurais voulu"), la légitimité des questions n'étant assise sur rien, pourquoi ne pas les considérer comme des outils de corruption, par lesquels corrompre un homme qui manifestement a passé sa vie dans l'inaction et dans le silence, en le poussant précisément à s'exprimer, à se justifier?

Qui corrompt qui? En dernier lieu, le lecteur doit douter, corrompu à son tour par l'auteur : car c'est tout de même Cioran qui a fait planer au-dessus du dialogue l'idée de corruption, comme pour dire : *ceci n'est pas une simple conversation, il y a un corrupteur parmi nous.*

Récapitulons les nombreuses questions posées par ce court chapitre : comment légitimer la passivité? l'interlocuteur a-t-il corrompu quelqu'un? son discours n'est-il qu'un constat, ou éclaire-t-il son échec, voire : révèle-t-il sa propre corruption par le doute? le texte est-il un aveu d'échec de l'auteur lui-même, dont l'écriture serait corrompue par la barbarie? l'interlocuteur corrompt-il le locuteur? ou l'inverse? ou Cioran son lecteur? Gageons que les manuscrits seront de grand secours pour répondre à ces interrogations, ou au moins pour en éprouver la pertinence - même si, rappelons-le, notre intention vise avant tout l'écriture cioranienne, et une réponse à la question : *comment Cioran écrit-il?*, dont les autres questions découlent, sans l'annuler.

## Les manuscrits du "Corrupteur"

Avant de les étudier dans leur contenu, il importe de décrire matériellement ces manuscrits, et d'en établir l'ordre chronologique.

Il s'agit donc des folios CRN.Ms.36.40-41, CRN.Ms.49.1-2 (à la Bibliothèque Doucet), et NAF.18721.276 (à la BnF.) - soit cinq pages, cinq feuilles volantes, d'un papier assez fin, de vélin, non filigrané, non ligné, de format similaire (210x270mm environ), écrites seulement au recto. L'encre bleue utilisée a viré au gris-noir avec le temps ; homogène, elle révèle que chaque texte a été écrit de manière continue - excepté le folio 36.41, où l'épaisseur de l'encre, ainsi que la largeur des lettres et l'espacement des mots, révèlent un écart temporel entre l'écriture du premier paragraphe du dit folio et celle du second ("Et le Corrupteur,..."). Le folio 49.1 est le plus usé : son angle haut-droit est froissé et très jauni, tandis que son angle bas-gauche a été plié. Le folio 276 est jauni sur sa bordure gauche, et porte l'empreinte, jaunie, d'un livre - ou tout au moins une large tache (plutôt un reflet) rectangulaire.

La même organisation typographique se retrouve sur chaque folio : le titre en haut à gauche (excepté sur le folio 36.41, où le texte - la suite du 36.40 - démarre dès l'angle haut-gauche), la numérotation en haut à droite, et le texte qui se répand sur toute la page, sans marge (mais avec un retrait marqué à chaque nouveau paragraphe). Les corrections, d'écriture (immédiates) ou de lecture, se font généralement par de simples traits horizontaux, parfois répétés, mais aussi par des vagues (36.40 : pour le titre), ou par de petits traits diagonaux (pour rayer de petits mots, ou des lettres). En règle

générale, Cioran écrit ses ajouts au-dessus du mot rayé (en dessous s'il a déjà rayé le mot placé au-dessus du premier mot rayé : 49.2) ; il lui arrive aussi de réécrire par-dessus le mot, quand la transformation est minime (36.41 : apprendre/Apprendra).

Afin de déterminer l'ordre chronologique des folios, il nous faut déchiffrer les folios en question (dont on trouvera les transcriptions au moment de leur étude individuelle). Le folio NAF.18721.276 est assurément le plus proche du texte final, donc le plus récent (si nous appliquons la méthode inductive téléologique) : c'est notamment le seul des quatre états du texte (rappelons que les folios 36.40-41 ne forment qu'un état) à avoir pour titre "le Corrupteur". Le folio 49.1 est plus ancien que 49.2 : on le devine notamment parce que l'idée de corruption est absente de son titre. Quant à l'antériorité de 36.40-41 sur 49.2, elle transparait par la présence, en 49.2, d'éléments présents en 49.1 et absents de 36.40-41 ("mais quel fut donc ton rêve ?", et même toute la structure dialogique - par exemple), et d'autres éléments présents en 36.40-41 et absents en 49.1 ("prédicateur", "le pourrissoir des certitudes" - par exemple). La seule incertitude concerne l'antériorité de 49.1 sur 36.40-41 : nous la postulons tout en reconnaissant notre impuissance ; si 49.2 est une refonte de 49.1 et de 36.40-41, l'on a à faire à deux premiers jets distincts, sans lien originel ; c'est l'origine vraisemblable (comme on le verra) de 49.1 (C87) dans l'ensemble CRN.Ms.31, ensemble antérieur à CRN.Ms.36, qui nous conduit à le poser comme antérieur.

L'ordre chronologique des folios est donc :

- soit : 36.40-41 + 49.1 < 49.2 < 18721.276.

- soit, plutôt : 49.1 + 36.40-41 < 49.2 < 18721.276.

Nous les étudierons selon ce second ordre. Pour des commodités de lecture, nous symboliserons le folio CRN.Ms.49.1 par la lettre A, CRN.Ms.36.40-41 par la lettre B, CRN.Ms.49.2 par la lettre C, et NAF.18721.276 par la lettre D.

« L'opie du  
je »

« Qu'as tu fait de ces sept heures et  
de ces trois quarts les jours ? Heures  
passées en silence ? Heures d'un  
gêne, en silence ? Marque d'une passion,  
l'écrit d'une aventure, une belle dévotion d'un  
moment - he ne losses pas de tout cela car de  
tout cela tu n'as rien dit. Tu n'as ni  
nom donné ton nom à aucun de ces, tu ne l'as  
confié avec aucun vice et tu n'as compromis  
aucune vertu. Tu disparaîtras sans traces ; mais  
quel fut donc ton rêve ? »

« J'aurais pu te rendre les des  
deux < le Doct > jusqu'aux spirales du  
globe, en espérant < ambuler > la même  
même, le faire < signer > bien le où l'esperit ne  
pénètre jamais, et avec même d'atteindre la  
moelle des choses du monde (animé), troubler  
l'édifice primordial des pierres, y introduire  
l'insécurité, et les strabats de l'âme < de l'âme du  
curat > . Architecte, y compris construit un fleuve un